

SOCIÉTÉ MONTPELLIÉRAINE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

PREMIER TRIMESTRE 1979

La Société montpelliéraine d'histoire de la médecine a poursuivi ses travaux au cours du premier trimestre de 1979. Les séances ont eu lieu, comme à l'ordinaire, à la Faculté de médecine, dans le petit amphithéâtre.

L'ancien Bureau a été reconduit comme suit :

Président	M. le Professeur Jean CADERAS DE KERLEAU
Vice-Présidents	M. le Professeur Claude ROMIEU Mme Pauline FONTAINE-LEVENT
Secrétaire général	M. le Docteur Louis DULIEU
Secrétaire adjoint	M. le Professeur André MANDIN
Trésorier	Mlle Yvette TITO

Voici les résumés des communications qui y furent entendues :

Professeur Jean CADERAS DE KERLEAU : **Hommage au Doyen Jean Turchini.**

Sont retracées les grandes dates de cet éminent professeur d'histologie, doyen de la Faculté de médecine de Montpellier et historien de la médecine averti.

Professeur Jacques PROUST : **La mort et le médecin (à propos de Théophile de Bordeu).**

La publication récente de la *Correspondance* de Bordeu permet de confirmer, sur un témoignage de première main, le résultat des recherches de Philippe Ariès et de Michel Vovelle sur les rapports de l'homme avec la mort à l'âge classique. Anatomiste, clinicien, Bordeu a professionnellement une attitude détachée, parfois cynique, devant la mort. Sociologue, il atteste l'omniprésence de la mort en son temps : épidémies, violences de la guerre civile et de l'émeute, mortalité des accouchées, mortalité des enfants... Philosophe, Bordeu a évolué au cours de sa vie, du scepticisme incrédule de sa jeunesse à l'humanisme de Montaigne, puis à une sorte de stoïcisme déiste.

L'homme, enfin, était très sensible. Il a laissé des pages émouvantes sur la mort de quelques êtres chers, et semble avoir été à jamais marqué par la mort héroïque du Pasteur Desubas à Montpellier, en 1746. Il a lui-même su préparer philosophiquement sa mort, et en a vécu les approches avec une lucidité, une tranquillité et un détachement exemplaires.

Docteur Robert GROS : **L'art de guérir à travers les âges.**

Depuis la plus haute antiquité, les hommes ont cherché des moyens de soulager leurs maux. A partir de procédés empiriques d'abord. Hippocrate de Cos allait, le premier, donner l'exemple d'une médecine rationnelle. Ses méthodes et ses enseignements furent suivis et perfectionnés par l'école d'Alexandrie jusqu'aux débuts de l'ère chrétienne. Rome recueillit l'héritage de la Grèce et de l'Égypte, mais la plupart des médecins sont Grecs. Le plus célèbre d'entre eux, Galien, fut le créateur de la physiologie. Les eaux thermales connaissent une grande vogue. Cependant, en Gaule, les druides soignaient principalement avec des plantes. Cette tradition se perpétue encore de nos jours.

Pendant tout le haut Moyen Age, la médecine tomba trop souvent entre les mains de charlatans et de sorciers qui soignaient de façon tout à fait empirique. C'est dans les monastères que se maintenaient les quelques foyers de culture. Les Arabes, qui avaient envahi dès le VIII^e siècle le bassin méditerranéen, furent les véritables inventeurs de la pharmacie. Avicenne fut le plus célèbre d'entre eux. La science arabe domina le vieux monde gréco-latin jusqu'à la Renaissance. Toutefois, le XIII^e siècle vit l'éclosion des grandes universités dont Salerne, Montpellier, Toulouse, Paris, Oxford, etc. La Renaissance et le XVII^e siècle n'apportèrent pas à la médecine les progrès qu'on pouvait espérer du génie de cette époque. Ambroise Paré fut tout de même le précurseur de notre chirurgie moderne.

Le XVIII^e et le début du XIX^e siècles, par contre, avec Bichat, Théophile de Bordeu et surtout Laennec, furent le berceau de toute notre clinique moderne. Louis Pasteur, créateur de la bactériologie, allait ouvrir la voie d'une médecine préventive et curative qui ne devait plus se refermer. Enfin, la découverte de la radiographie, de l'anesthésie et de l'asepsie, au cours du XIX^e siècle, de nos jours des antibiotiques et des corticoïdes, les exploits de la chirurgie réparatrice et corrective reculent encore les possibilités humaines et nous laissent espérer des victoires décisives sur des maladies dont la guérison nous échappe encore.

Mme Pauline FONTAINE-LEVENT : **Le musée Atger.**

Il s'agit là d'une visite richement commentée de ce célèbre musée installé dans la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier. C'est peu après l'époque où Prunelle donnait un glorieux départ à la bibliothèque de la Faculté de médecine, que le don Atger vint lui apporter une dimension nouvelle, celle d'un musée. Xavier Atger, né en 1759 à Montpellier, où il passa son enfance et sa jeunesse, vécut de longues années à Paris, et rassembla une magnifique collection de dessins dont il fit cadeau à la Faculté de médecine de sa ville natale. Sa lettre de donation au Doyen René précise ses intentions : distraire et délasser les étudiants, tout en leur donnant le goût des arts.

Atger s'intéressait particulièrement aux artistes du Midi de la France, mais a également rassemblé des dessins flamands et italiens. Tout au long des huit vitrines construites sur les indications du Doyen Giraud, on peut voir défiler de très grands noms de la peinture et de la sculpture. Beaucoup de ces dessins sont des esquisses ou des ébauches d'œuvres qui ont été effectivement réalisées. Citons rapidement : Jordaens, Rubens, Le Tintoret, Le Titien, Tiepolo (magnifique ensemble), Philippe de Champaigne, Puget, Oudry, Fragonard, et une collection étonnante de Natoire.

Tout n'est pas exposé, faute de place. C'est aussi faute de place que le musée ne peut recevoir que des groupes restreints. Il est ouvert aux mêmes heures que la bibliothèque.

Le Secrétaire général,
Dr Louis DULIEU.

DEUXIEME TRIMESTRE 1979

Au cours du deuxième trimestre de 1979, la *Société montpelliéraine d'histoire de la médecine* a continué ses réunions mensuelles.

Voici les résumés des communications qui y furent faites :

Maître Vincent BADIE : De quelques considérations sur la simulation du point de vue socio-médico-légal.

L'opérateur entend d'abord circonscrire le sujet à la fois vaste et complexe : le mensonge est à coup sûr l'élément constitutif essentiel de la simulation. Il faut bien reconnaître, avec le médecin-colonel Lafuma, que « toute notre vie de civilisé est tissée de simulations et de dissimulations, de sentiments et d'idées qui s'échelonnent depuis la plus raffinée jusqu'à la plus cynique hypocrisie ». Il essaie d'expliquer quelles sont les raisons du simulateur qui généralement ne simule la maladie que s'il est convaincu d'en tirer profit. Vincent Badie se livre alors à une incursion dans le passé, citant notamment l'exemple d'Ulysse qui, pour ne pas prendre part à la Guerre de Troie, se fit passer pour fou. Il aborde ensuite les divers moyens de simulation : procédés classiques dont certains sont évanoués — chevilles gonflées au moyen d'un fond de chaussette tassé de sable avec lequel on martelle la malléole externe du péroné — introduction dans l'œil d'une solution de belladone — cigarette contenant de l'aspirine, etc. Pour ce qui concerne les maladies mentales simulées, le conférencier évoque différents cas insolites dont il fut le témoin. Enfin, dans un autre développement, sont abordés les moyens de dépistage. Longtemps les médecins légistes et psychiatres eurent recours à la méthode empirique. Mais la médecine légale profita largement, elle aussi, des enseignements et des progrès de la science moderne. Il aborde la question de la narco-analyse au penthotal qui n'est pas, en réalité, un sérum de vérité et qui doit être purement et simplement écarté dans un but d'investigation judiciaire et policière. Le Code de justice militaire qui *seul* sanctionne la simulation des maladies, à l'encontre de ceux qui veulent se soustraire aux obligations militaires, doit être appliqué à ceux contre lesquels les faits incriminés sont établis avec certitude. Le médecin légiste reste soumis plus que n'importe quel médecin aux règles de déontologie.

Professeuse Alice GERVAIS : L'épidémie athénienne du temps de Périclès : était-ce bien la peste ?

Le souvenir de l'épidémie qui décima Athènes au « siècle de Périclès », en 430 av. J.-C., tandis que l'armée péloponnésienne assiégeait ses murs, s'est trouvé porté jusqu'à nous par l'un des plus parfaits chefs-d'œuvre du classicisme attique : *La Guerre du Péloponnèse*, de l'Athénien Thucydide (L. II, du chapitre 49 au chapitre 57).

« Epidémie » et non « peste », car le terme grec de « loimos », tout comme le latin « pestis », peut désigner n'importe quelle maladie épidémique. Pourquoi, entre tous les récits antiques d'un « loimos », émerge en haut relief celui de Thucydide, alors que le fléau qu'il décrit n'eut rien de comparable, en intensité comme en extension, aux grandes épidémies que devait connaître le monde méditerranéen entre le second et le VI^e siècles de notre ère ? C'est qu'en apportant un témoignage capital à la littérature médicale, il relève de la littérature universelle : en effet, de l'épidémie surgie dans cette Athènes assiégée par l'envahisseur, et que quelque 2 400 ans séparent de nous, le génie de l'historien dégage les réactions de l'homme de tous les temps pris aux filets de la mort.

C'est d'abord la dégradation des corps, décrite dans un récit clinique d'une précision aigüe, que l'auteur, un moment atteint par la maladie, put en observer

les symptômes sur lui-même. En contrepoint, la dégradation des âmes et le désarroi de la cité. En disciple d'Hippocrate, il se refuse à donner une explication gratuite — ou religieuse — à une maladie jusque-là inconnue.

La description même de la maladie pose l'énigme de sa véritable nature. C'est seulement au VI^e siècle de notre ère, et chez l'historien byzantin Procope, qu'il faudra pour la première fois trouver la réalité pathologique de la peste « bubonique », avec le récit de la pandémie qui dépeupla l'Europe au siècle de Justinien. Mise à part la présence du bubon de la peste, absent de l'analyse de Thucydide, le récit de Procope suit exactement les grandes lignes et reprend les temps forts du tableau de l'Athénien.

Docteur Pierre CHABBERT : Une lignée d'apothicaires et de pharmaciens languedociens : les Audouard, d'Agde, de Béziers et de Castres.

La famille Audouard, originaire d'Agde, a essaimé à Béziers et à Castres ; au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, elle a compté dans ses rangs une douzaine d'apothicaires et de pharmaciens, dont les conditions d'études et d'exercice sont évoquées. Nombreux sont encore ses descendants dans les professions de santé. La figure la plus marquante de cette famille est Maxence Audouard (Castres 1776, Paris 1856), pharmacien puis médecin militaire, un instant célèbre pour sa mission à Barcelone lors de l'épidémie de fièvre jaune, en 1821.

Docteur Pierre CHABBERT : Aux origines de la Société royale des sciences de Montpellier : une académie méconnue au milieu du XVII^e siècle.

Le livre de Samuel Chappuzeau, *L'Europe vivante*, paru en 1666, mentionne une Académie montpelliéraine, établie sur le modèle de l'Académie de Castres (1648-1670). Des vingt-quatre membres qui la composèrent, seuls sont connus le comte du Roure, lieutenant-général pour le roi en Languedoc, M. de Pradilles, avocat, et Bonel, médecin et mathématicien, dont la correspondance du P. Mersenne permet d'entrevoir la personnalité. Cette Académie fut la « célèbre assemblée » devant laquelle Kenelm Digby (1603-1665), lut son *Discours... sur la guérison des plaies par la poudre de sympathie*, en 1657.

Le Secrétaire général,
Dr Louis DULIEU.

QUATRIEME TRIMESTRE 1979

Poursuivant ses travaux, la *Société montpelliéraine d'histoire de la médecine* a tenu ses séances habituelles au cours du quatrième trimestre 1979.

Voici les résumés des communications qui y furent entendues :

Professeur Andrée MANSOU : Le théâtre baroque devant la folie.

L'abuseur de Séville, de Tirso de Molina, ou *Le Prince Don Carlos d'Enciso*, nous montrent la folie à travers le face à face avec la statue de l'ennemi revenu sur terre pour rétablir l'ordre ou avec le saint qui annonce la mort ; la nuit favorise le délire hallucinatoire peint par Tirso avec les connaissances

précises d'un moine de la Merci sur les premiers hôpitaux de fous. Enciso montre la peur, mais il élude la réalité historique : la folie de l'héritier de Philippe II. *La Marianne*, de Rotrou, ou celle de Hardy, *La Mort de Sénèque*, de Tristan l'Hermite, peignent des monstres délirants : Hérode, Néron, proches de ceux qu'analysera le théâtre classique. En revanche, *La Folie du Sage*, de Tristan l'Hermite (1644), *L'Hospital des Fous* (1639) et *Les Illustres Fous* (1653), de Charles Beys, nous apportent des documents précis sur la médecine de l'époque (IV, 1 : opérateur, médecin, Ariste et sur l'internement (hôpital de Valence).

Médecin-Colonel Louis GILIS : Souvenirs de jeunesse dans les milieux médicaux de Montpellier.

Né le 11 septembre 1893, fils du professeur d'anatomie de la Faculté de médecine de Montpellier, le conférencier fréquenta de bonne heure les milieux médicaux montpelliérains avant de prendre ses degrés dans cette Faculté, en 1920, mais il avait, auparavant, conquis le grade de lieutenant d'artillerie et parcouru toutes les mers du monde. Sont tour à tour relatés de nombreux souvenirs concernant les professeurs Vincent Paulet, ex-agrégé du Val-de-Grâce et ami de la famille, le professeur Joseph Grasset qui le guérit d'une diphtérie dans son jeune âge, le professeur Henri Rouvière qui s'illustra plus tard à Paris, le professeur Edouard Grynfeldt et ses successeurs dans la chaire d'obstétrique : Léon Vallois et Paul Delmas ; Jean Delmas, aussi, qui succéda à son père dans la chaire d'anatomie, etc. Sont encore évoqués le professeur d'histologie Louis Vialleton, le professeur de clinique chirurgicale Emile Tédénat et celui de clinique médicale Arthur Ducamp, etc. Il est enfin question de l'« auto-chir » de la guerre de 1914-1918, avec Alexis Carrel, mais aussi Louis Hédon, Emile Forgues, Emile Jeanbrau et combien d'autres.

Docteur Louis DULIEU : Les professeurs agrégés de la Faculté de médecine de Montpellier, de 1824 à 1874.

Les professeurs agrégés furent institués à Paris par l'ordonnance royale du 2 février 1823 et à Montpellier par celle du 12 octobre 1824, complétée par l'arrêté ministériel du 5 janvier 1825. Il était créé à Montpellier 21 postes d'agrégés. Les titulaires étaient recrutés par concours à la suite de trois épreuves écrites ou orales dont deux en latin (jusqu'en 1836). Chacun d'eux devait enseigner 9 ans (3 comme agrégé stagiaire et 6 comme agrégé en exercice) avant de devenir agrégé libre. Pour la période qui nous intéresse ici, il y eut 15 concours dont 14 se tinrent à Montpellier même, le dernier à Paris. Les candidats avaient le choix entre trois sections qui furent, primitivement, la médecine, la chirurgie et les sciences accessoires. Le renouvellement devait se faire tous les trois ans, avec 7 places à pourvoir. Au départ, toutefois, les 14 premiers agrégés avaient été nommés directement par le ministre. Ce processus connut rapidement de nombreux changements car les textes n'avaient pas prévu les départs anticipés, soit par décès, soit pour convenance personnelle ou professionnelle, soit encore par accession à une chaire professorale, etc. De ce fait, de 1824 à 1872 inclus, il y eut 87 agrégés désignés dont 73 par concours. L'année 1874 va alors marquer le début d'une nouvelle période car, désormais, les épreuves se dérouleront à Paris pour l'ensemble des trois Facultés (Paris, Nancy et Montpellier), en vertu de l'arrêté ministériel du 8 juin 1874 et des statuts du 16 novembre suivant.

Le Secrétaire général,
Dr Louis DULIEU.

**Alain
BRIEUX**

48, rue Jacob
75006 PARIS
Tél. 260 21-98

**LIVRES
ET
INSTRUMENTS
SCIENTIFIQUES
ET
MÉDICAUX
ANCIENS**

**ACHAT - VENTE
EXPERTISE - PARTAGES**